

Propos des champs : sur le banc

Autor(en): **Mat.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **83 (1956)**

Heft 1

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-229922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



PROPOS DES CHAMPS

Sur le banc

Laissez-moi vous parler du père L... Il est mort depuis longtemps, le bon vieux. Il aimait à raconter des histoires. Il était Broyard jusqu'au bout des ongles. Il cultivait du tabac et il fêtait les *Brandons*.

Dans le courant de février, il me disait : « J'ai semé un carreau de visagères, il y a les nez qui lèvent ! » Une fois par année, au printemps, il quittait la vallée et allait à Villeneuve faire le jardin de « Mossieu » le pasteur, un bien joli homme qui avait été jadis dans la paroisse. Il revenait quelque temps après, mis comme un prince : les vieilles redingotes pastorales lui allaient... comme un gant !

Dans la grande maison, au centre du village que j'habitais, demeurait une vieille demoiselle, un peu ancien régime avec sa grande robe noire, ses cheveux argentés en bandeaux, son lorgnon accroché au corsage. Elle vivait dans son antique demeure avec sa fidèle servante et un loulou aux longs poils blancs appelé *Boby*.

Ce *Boby* se tenait de préférence au coin du bâtiment, près de la route, et au moment où quelqu'un passait, il se jetait dans ses jambes en aboyant. La sale bête ! nous a-t-elle assez fait sauter. Et chaque jour la même scène se renouvelait !

Puis vint un temps — c'était après 1914-1918 — où la vie fut dure pour les chiens et pour les vieilles personnes désargentées. Un beau jour, la fin du loulou fut décidée.

La maîtresse appela le père L..., son homme de confiance.

— Ecoutez, lui dit-elle, je ne puis garder *Boby*. Vous le prendrez et vous le tuerez sans le faire souffrir !

— Entendu, « Moïselle », répondit-il en touchant le bord de son chapeau.

Le lendemain, il vint faire rapport sur la façon dont il avait rempli sa mission :

— Il n'a pas souffert, Moïselle, tout s'est bien passé.

Il avait à peine tourné les talons qu'un aboi joyeux se fait entendre... C'était *Boby* !... qui avait été donné, ou vendu — on ne l'a jamais su exactement — à un Fribourgeois qui habitait à quelques kilomètres de là...

Tôt après, il repartait cette fois, mais pour toujours.

En 1920, la fièvre aphteuse avait éclaté aux quatre coins du village. Les paysans étaient consternés. On vidait les étables et on tuait le bétail sur place, dans la grange. Toutes les fermes étaient transformées en abattoirs : veaux, vaches, cochons, tout y passait.

Les habitants des maisons contaminées étaient mis sous séquestre. Des barrières les séparaient du reste de la population. Matin et soir, il fallait ravitailler... les prisonniers en lait, pain, épicerie.

Nous y allions avec le père L... Entre-temps, il se promenait dans le village avec un fusil de chasse et tirait — il en avait reçu l'ordre — sur toutes les bêtes errantes. Il fallut cacher les chats et attacher les chiens. Déjà plus d'un matou avait mordu la poussière.

Un jour, vers la fin de l'après-midi, nous arrivions à la « fruitière », quand le laitier interpelle le vieux chasseur :

— Hè ! père L... ! Il y a un chat, là-bas, vers « cette » saule !

Et il montre du doigt un arbre à quelque vingt pas.

Le vieux s'approche avec des ruses de Sioux sur le sentier de la guerre. Il distingue quelque chose de noir et blanc. Il épaula son fusil, vise et... Pan ! le coup part... Un paquet de fourrure vole en l'air.

« Il y a eu », dit le chasseur, radieux. Mais sa joie se changea brusquement en colère quand il se rendit compte que le laitier — jovial et farceur de nature — lui avait joué un tour à sa façon. Il avait tout simplement rempli de paille une peau de lapin et l'avait déposée au pied de l'arbre...

— Ch... d'Allemand ! attends seulement. Quand tes poules sortiront, je ne veux pas les manquer. Tu ne m'y reprendras plus !

— Ne vous fâchez pas, père L..., disait le laitier, tenez un petit verre, ça vous remettra !

— D'accord !

Il faut dire que chaque jour, quand nous avions fini la tournée, le laitier plaçait un petit verre sur une marche de l'escalier de la laiterie.

— J'aime bien les petits verres, disait mon vieux compagnon, s'ils sont gros, ça ne fait rien !

Sans méfiance, il saisit le verre comme d'habitude et le porte à ses lèvres. Hop !...

Peste soit du laitier !... Dans le verre il avait mis de l'eau... Vous auriez dû entendre la musique qui suivit !...

Mat.

Théâtre en Suisse romande

C'est avec un succès très vif que les excellents amateurs des *Tréteaux de Chalamala*, entraînés et stylés par M. Henri Gremaud, adjoint au conservateur du Musée Gruérien et membre du Conseil des patoisants romands, ont donné à Bulle un *Malade imaginaire*, de Molière, aussi bien mis à la scène qu'interprété avec art.

Comme on l'a dit : « C'est merveille que le grand Poquelin, dit Molière, quittant Versailles, paraisse en un petit pays où l'on vénère le patois parce qu'il pétille d'étincelles, où l'on cultive enfin la grâce pour mieux aimer et pour mieux vivre. »

* * *

Les Faux-Nez, rue de Bourg, connaissent un succès record. Ils ont dépassé la centième représentation avec *La Fête des Vignerons de La Côte*, de Jotterand, et *Les quatre doigts et le pouce*, de René Morax.

Qui dira encore que nos auteurs du cru ne font pas recette ?...

**Papiers
et cartons
BAUMGARTNER & C^{IE} S. A.
Lausanne-Renens-
Zurich**